

MARTIN SCHOUPS, ANTOON VRINTS
***De Overlevenden. De Belgische oud-
 strijders tijdens het interbellum***

Kalmthout, Polis, 2018, 335 p.

Les mouvements d'anciens combattants ont sans nul doute joué un rôle social et politique important dans l'Europe de l'entre-deux-guerres, souvent bien au-delà de leur implication au sein du civisme patriotique et commémoratif ronronnant auquel un imaginaire mémoriel (tardif) voudrait les borner. Et, d'un autre côté, parfois bien en-deça des dérives fascisantes, pour ne pas dire plus, dont certains de leurs contemporains les ont accusés, au vu de ce qui s'était passé dans l'Italie des « Arditi » et des « Faisceaux », dans l'Allemagne des « corps-francs » et du nationalisme casqué ou dans la France des « nationaux » en colère du 6 février 1934.

Toujours est-il que des approches scientifiques sur ces communautés bien spécifiques se sont longtemps fait attendre, et pendant pas mal de décennies, il a fallu se contenter sous nos cieux d'ouvrages superficiels, d'ordinaire à caractère hagiographique, sur telle ou telle organisation d'« anciens ». Puis apparemment timidement à partir des années soixante du siècle dernier des études enfin conduites selon les canons de la critique historique. Encore ne se sont-elles jamais bousculées, et c'est à peine si, au fil des décennies, on a pu épingler les recherches de Karl Rohe (*Das Reichsbanner Schwarz Rot Gold* -1966) et de Volker Rolf Berghahn (*Der Stahlhelm. Bund der Frontsoldaten* -1966) pour l'Allemagne, d'Antoine Prost (*Les anciens combattants et la société française 1914-1939* - 1977) et de Jean-Paul Cointet (*La Légion Française des Combattants : la tentation du fascisme*-1995) pour la France, de Guido Provoost (*De Vossen : 60 jaar Verbond van Vlaamse Oudstrijders 1919-1979* - 1979) et d'Alain Colignon (*Les anciens combattants en Belgique francophone 1918-1940* -1984) pour la Belgique. Encore ces deux derniers titres présentaient-ils l'un –Provoost-un caractère très engagé (très partial?) et l'autre –Colignon- l'aspect d'une œuvre de jeunesse, avec toutes ses limites. Toujours est-il que dans le cadre de l'historiographie belge, à ce

niveau, on en resta à ce stade pendant très longtemps, comme si seules les formations partisans d'extrême droite, belgicistes ou nationalistes-flamandes, étaient seules susceptibles de retenir l'attention. C'est à peine si l'on put relever l'un ou l'autre titre digne d'être remarqué, comme celui de Laurence van Ypersele et Emmanuel Debruyne (*De la guerre de l'ombre aux ombres de la guerre. L'espionnage en Belgique durant la guerre 1914-1918* -2004) ou celui de Pieter Verstraete et Christine Van Everbroeck (*Le silence mutilé : soldats invalides belges de la Grande Guerre* -2014). C'était un peu maigre.

Heureusement, en 2018 est venu s'ajouter le substantiel travail de Martin Schoups et d'Antoon Vrints, *De Overlevenden*, et d'une certaine manière il comble indubitablement un manque, reprenant, en les approfondissant, les écrits réalisés voici une bonne trentaine d'années par l'auteur de ces lignes mais en braquant cette fois le feu des projecteurs, volens nolens, plutôt sur la partie flamande du pays. Le déroulé de l'histoire du Mouvement combattant pris dans son ensemble correspond bien à ce que l'on savait déjà : les vétérans de l'Yser ont oscillé entre frustrations et soif de reconnaissance sociétale, privilégiant dans un premier temps (1919-1920) la politique du coup de poing sur la table, jusqu'à prendre d'assaut le Parlement avant de se rallier massivement aux structures les plus traditionnelles de la « Belgique de grand-papa » (le fameux « establishment » stigmatisé aussi bien par la Gauche socialiste que par les éléments les plus radicaux du Mouvement flamand). Echapèrent à ce ralliement deux groupes assez minoritaires, les « Anciens Combattants Socialistes » sur la Gauche, et les *Vlaamsche Oudstrijders* au nord du pays, les uns et les autres baignant dans un pacifisme assez pointu, faisant un peu tache dans le conformisme de la fin des années '20 et du début des années '30.

Curieusement, la grande dépression économique de 1930-1935 allait contribuer à radicaliser à nouveau une fraction du Mouvement combattant, celle qui se retrouvait parmi les tenants d'un certain nationalisme « belgicain ». Les Croix de Feu et

l'Union des Fraternelles de l'Armée de Campagne, pourtant tard-venus sur la scène, se déclarèrent ainsi prêts à descendre à nouveau dans la rue pour défendre, contre les mesquineries d'un parlementarisme aussi ingrat que diviseur, les droits « matériels et moraux » des « Anciens », présentés comme les colonnes du temple Belgique, aux côtés des associations de classes moyennes menacées par la crise et des frustrés de tout poil tentés par l'idée du « grand coup de balai ». C'est à ce moment, mais à ce moment seulement, qu'un nombre non négligeable de vétérans du front se montra prêt à céder aux sirènes du « fascisme »... ou de ce qui en tenait alors lieu en Belgique, vers 1935-1936, sous l'aspect de l'aventure rexiste. Soulignons-le: cette tentation n'a été le fait que d'une minorité et elle a très vite tourné court, vu les inconséquences politiques de Degrelle. Au bout du compte, hormis les « V.O.S. » (et encore!), l'immense majorité du Mouvement combattant s'est montré fidèle à un régime constitutionnel dont il avait obtenu malgré tout une forme de reconnaissance privilégiée dans la Cité. Et dès 1937, une fois votée au Parlement l'Amnistie à l'égard des « activistes » flamingants de la Grande Guerre, on l'a vu ranger au placard ses velléités contestatrices de l'ordre établi- quoi qu'il lui en ait coûté: la Belgique de 1936-1937 n'était décidément pas l'Allemagne de 1933 ni l'Italie de 1922!

C'est donc cette histoire que content avec une grande aisance de plume Antoon Vrints et Martin Schoups.

Alain Colignon

JAN WILLEM STUTJE

Hendrik de Man: Een man met een plan: Biografie

Kalmthout, Polis, 2018, 530 p.

Hendrik de Man (1885-1953) is om verschillende redenen een uitzonderlijke figuur in de geschiedenis van het Belgische socialisme. Hij was in de eerste plaats een intellectueel die op ideologisch vlak een hele weg heeft afgelegd: hij profileerde zich aanvankelijk als een marxistisch criticus van

de Belgische Werklieden partij (BWP); bij het uitbreken van de Eerste Wereldoorlog meldde hij zich als vrijwilliger in het Belgische leger en wierp zich op als verdediger van een socialistische regeringsdeelname. In 1922 volgde een professoraat in Duitsland en vanaf 1926 ontpopte hij zich tot een elitedenker en tot de theoreticus van een anti-marxistisch ethisch socialisme om vervolgens de stuwende kracht te worden van het plansocialisme: een antwoord om met conjunctuurmaatregelen en structurele hervormingen de economische crisis te lijf te gaan en de werkloosheid op te lossen. Voor de Man betekende dit de opstap naar de hoogste partijregioenen en vervolgens naar het ministerschap. Vanaf 1937 poneerde hij een "*socialisme national*" waarin hij de sociaal-democratie zag evolueren naar een partij waarin niet meer de klassenbelangen primeerden, maar wel het algemeen belang: de BWP moest een constituerende machtspartij worden. Het ministerschap van de Man was nochtans geen onverdeeld succes: aanvankelijk wist hij wel resultaten te boeken met het terugdringen van de werkloosheid, maar vanaf 1938 raakte hij politiek geïsoleerd binnen zijn eigen partij. Gefnuikte ambities om premier te worden voedden zijn kritiek op de Belgische partijpolitiek en het parlementarisme, maar brachten hem tegelijk in de entourage van koning Leopold III. Met de Duitse inval en de bezetting van het West-Europese vasteland zag de Man opnieuw een kans om zijn ideeën over een autoritaire uitoefening van de macht in de praktijk te brengen. Hij deed een oproep om zich neer te leggen bij de Duitse militaire overheersing; zegde zijn steun toe aan de in België achtergebleven Leopold III en verklaarde de BWP voor ontbonden. Hendrik de Man was de grijze zone van de politieke collaboratie ingestapt.

Met een dergelijk parcours is het niet verwonderlijk dat verschillende historici zich gebogen hebben over het fenomeen Hendrik de Man. De meest in het oog lopende studie was de biografie van de Man uit 1972, geschreven door Mieke Claeys-Van Hagendoren. De figuur van Hendrik de Man is sindsdien nooit echt uit de belangstelling verdwenen. Recent werd er een nieuwe biografie voorgesteld door de Nederlandse historicus